



HAL
open science

Paris et Versailles dans le récit de voyage de Sophie de La Roche

Caroline Zum Kolk

► **To cite this version:**

Caroline Zum Kolk. Paris et Versailles dans le récit de voyage de Sophie de La Roche: Un regard féminin sur la cour et la société française à l'aube de la Révolution (1785). Caroline zum Kolk; Jean Boutier et al. Voyageurs étrangers à la cour de France (1589-1789): regards croisés, PUR / CRCV, pp.259-274, 2014, 978-2-7535-3483-4. hal-01829737

HAL Id: hal-01829737

<https://hal.science/hal-01829737>

Submitted on 4 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Paris et Versailles dans le récit de voyage de Sophie de La Roche. Un regard féminin sur la cour et la société française à l'aube de la Révolution (1785)

Caroline zum Kolk

Le *Journal einer Reise durch Frankreich* (1787)

Le 11 mars 1785, Sophie von La Roche quitte la ville de Spire en Allemagne pour un voyage à travers la France qui durera quatre mois¹. Ce séjour s'inscrit dans un programme de voyage qui se déroule sur trois ans et concerne quatre pays : en 1784, La Roche visite la Suisse, en 1785 la France et en 1786 l'Angleterre en passant par la Hollande. Chacun de ces trois voyages fait l'objet d'un récit que La Roche publie après le retour du dernier de ces trois voyages. Le *Journal einer Reise durch Frankreich* paraît en 1787² ; il comporte de nombreux passages relatifs à la famille royale et au château de Versailles qui traduisent une sensibilité particulière, marquée par le contexte autant historique que littéraire dans lequel s'inscrit sa publication.

L'édition des journaux de Sophie von La Roche témoigne en effet d'un tournant dans l'histoire des voyages en Allemagne. À la fin du XVIII^e siècle, les femmes des couches aisées et cultivées font preuve d'un intérêt croissant pour les voyages culturels, d'abord en tant que lectrices assidues de récits de voyage, ensuite en sillonnant les routes elles-mêmes, généralement accompagnées par leur mari ou leur famille³. Le traditionnel *Grand Tour*, privilège masculin par excellence, est appelé à s'ouvrir à la gent féminine : « Si j'avais été la mère d'un fils unique », note Sophie von La Roche, « il n'aurait pas vu l'Italie sans moi⁴ ». L'édition des récits de voyage de La Roche est significative de cet engouement car, d'après l'état actuel des connaissances, il s'agit de la première fois qu'une femme en publie un dans le monde germanophone⁵.

¹ Sophie von La Roche n'indique pas la date exacte de son retour qui se situe autour du 6 juillet 1785.

² La Roche 1787. La traduction française est parue récemment : *Journal d'un voyage à travers la France*, Éditions de l'Entre-deux-Mers, 2012.

³ Posselt 1795, vol. 1, p. 734.

⁴ La Roche 1787, p. 67. Traduction des citations du texte de S. von La Roche : C. zum Kolk.

⁵ D'après Elke Frederiksen (1985, p. 105), c'est Lady Mary Wortley Montagu qui publia la première en Europe un récit de voyage (*Lettres from the East*, 1763). Après les journaux de La Roche, d'autres récits de voyage sont publiés au XVIII^e siècle par Mary Wollstonecraft (1796), Johanna Schopenhauer (rédaction en 1800, parution en 1818). Rappelons aussi que de nombreux récits de voyage se trouvent dans les mémoires et correspondances de femmes nobles et bourgeoises depuis le XVI^e siècle au moins.

Les guides de voyage prennent en compte l'apparition de cette nouvelle clientèle vers la fin du XVIII^e siècle. Franz Posselt est l'un des premiers à donner dans son *Apodemik oder die Kunst zu reisen* (1795) des conseils qui s'adressent spécifiquement aux voyageuses⁶. D'emblée il leur déconseille de voyager car, à ses yeux, le caractère émotif et l'imaginaire trop vif des femmes s'opposent à de telles aventures. Si elles décident de partir malgré tout, il les invite de se servir de cette expérience pour se former dans les domaines qui sont utiles aux femmes : les arts ménagers, l'éducation, la gestion du foyer et son aménagement. La voyageuse doit s'inspirer des femmes vertueuses qu'elle tentera de rencontrer en chemin et apprendre tout ce qui fera d'elle une compagne cultivée et agréable⁷. Pour finir, l'auteur conseille aux dames comme modèle pour la rédaction d'un récit de voyage les journaux de Sophie von La Roche : « Un modèle de récit de voyage au féminin (...) digne d'être suivi a été fourni par M^{me} von La Roche au sujet de ses voyages à travers la Suisse, la France, la Hollande et l'Angleterre ainsi que ses lettres sur Mannheim⁸ ». Cette remarque, émise dix ans après la parution des journaux⁹, atteste de leur diffusion rapide et de leur accueil favorable¹⁰.

1. Sophie von La Roche (1730-1807)

Sophie von La Roche compte en effet parmi les auteurs allemands les plus connus de son temps. Née en 1730 dans une famille bourgeoise protestante, elle a épousé en 1753 Georg Michel Frank La Roche (1720-1788), le protégé (et peut-être fils naturel) du duc Friedrich von Stadion (1691-1768). Grâce à Stadion, le couple intègre les cercles aristocratiques de la cour du prince électeur de Mayence. Après la mort de son protecteur, Frank La Roche devient en 1771 conseiller, puis chancelier du prince électeur de Trèves qui réside à Coblenche. La famille s'installe à proximité du château princier à Ehrenbreitstein; elle est anoblie en 1775. Cinq ans plus tard, les idées progressistes et la politique anticléricale de La Roche mènent à sa disgrâce. Les von La Roche déménagent à Spire; leurs revenus diminuent. Sophie von La Roche s'engage alors dans une carrière d'écrivaine professionnelle pour contribuer à l'entretien de la famille..

⁶ Posselt 1795.

⁷ Posselt 1795, vol. 1, p. 738.

⁸ Nachahmungswürdiges Muster einer (...) Frauenzimmerischen Reiseschreibung hat Frau von La Roche in ihren Reisen durch die Schweiz, durch Frankreich, durch Holland und England und in ihren Briefen über Mannheim geliefert (Posselt 1795, vol. 1, p. 740).

⁹ En 1787 parut le *Tagebuch einer Reise durch die Schweiz*, l'année suivante le *Tagebuch einer Reise durch Holland und England*.

¹⁰ Les comptes rendus publiés dans la *Allgemeine deutsche Bibliothek* en témoignent également (Nicolai 1788, p. 212-213). Malgré ces critiques favorables, les journaux ne furent pas un succès commercial. Seul le journal du voyage en Angleterre bénéficia d'une réédition en 1791.

Sa carrière d'écrivaine a commencé auparavant, en 1771, avec la publication de *L'histoire de la demoiselle de Sternheim*¹¹, un roman à succès qui fera connaître son auteur au-delà des frontières et qui est traduit en français l'année même de sa parution. Ce texte inspire Goethe quand il rédige *Les souffrances du jeune Werther*. L'écrivain fréquente le salon que Madame von La Roche tient à Coblenz, comme le cousin de Sophie, Christoph Martin Wieland, ainsi que les frères Jacobi et bien d'autres penseurs et écrivains proches du mouvement du *Sturm und Drang* et des Lumières. Notons enfin que la fille aînée de Sophie von La Roche, Maximiliane, épouse en 1774 Peter Anton Brentano. De ce mariage naîtront Clemens et Bettina von Brentano, deux éminents représentants du romantisme allemand. Indiscutablement, le cercle littéraire qui entoure l'auteur du *Journal d'un voyage à travers la France* compte parmi les plus exquis de l'Europe des Lumières.

2. Le voyage (11 mars 1785 – 6 juillet 1785)

En 1780, la disgrâce de Frank von La Roche marque le début d'une intense activité littéraire. Sophie crée d'abord une revue mensuelle pour femmes, *Pomona für Deutschlands Töchter*¹², qui est vendue même en Russie puisque la tsarine Catherine II compte parmi ses abonnés. Le projet des trois voyages naît peu après et répond à deux impératifs. D'une part, le récit de voyage est un genre littéraire très prisé qui promet des revenus consistants ; d'autre part, les voyages sont perçus comme un élément indispensable dans la formation et la culture des cercles de la République des Lettres que fréquente Sophie von La Roche.

Pour financer les trois voyages, La Roche se sert des revenus fournis par la vente de *Pomona*, mais cela ne suffit guère pour payer l'ensemble des frais. Erdmut Jost, qui a consacré aux voyages de Sophie une étude détaillée, a estimé les dépenses pour le voyage en Suisse à l'équivalent de 40 ou 50 000 €¹³. La Roche ne pouvait pas payer de telles sommes ; elle voyage alors en tant qu'invitée ou dame de compagnie. En France, elle sert d'accompagnatrice à Élise von Bethmann (1763-1831) qui entreprend ce voyage pour rejoindre son père, un éminent banquier et commerçant qui vit à Bordeaux¹⁴. La Roche retourne seule en Allemagne en repassant par Paris où elle reste une semaine ; son voyage comporte ainsi deux séjours dans la capitale, le premier d'une durée d'un mois, le deuxième d'une durée d'une semaine¹⁵.

¹¹ La Roche 1771.

¹² *Pomona* parut de 1783 à 1784.

¹³ Jost 2007, p. 38.

¹⁴ Johann Jakob von Bethmann (1717-1792). Voir sur lui Henninger 1993.

¹⁵ Le premier dura du 25 mars au 23 avril, le deuxième du 23 au 29 mai.

Le programme touristique de La Roche ressemble de près à celui que suivent le comte et la comtesse du Nord quand ils séjournent dans la capitale en 1782¹⁶. Il comprend tous les grands palais, monuments et hauts lieux culturels et historiques, mais aussi les manufactures, hôpitaux et institutions de charité. Madame est reçue en outre par des Allemands vivant à Paris qui accueillent souvent des voyageurs de qualité, dont le baron Grimm¹⁷ et Johann Georg Wille¹⁸, graveur du roi, qui note dans son journal :

« Madame de La Roche, femme savante de l'Allemagne et auteur, entre autres d'un journal fort approuvé, écrit en allemand, concernant l'éducation des filles, intitulé : *Pomena*, m'est venue voir. Cette dame est singulièrement instruite, sa conversation est des plus intéressantes et m'a fait le plus grand plaisir¹⁹ ».

Des spectacles de théâtre et d'opéra, des réceptions et des rencontres avec des célébrités ont également laissé leur trace dans le journal. Les entretiens avec Buffon²⁰ et la comtesse de Genlis²¹ sont décrits avec maints détails.

L'été 1785 a été bien choisi pour découvrir la France : la paix règne entre l'Empire et la France, malgré les tensions provoquées par la politique expansionniste de Joseph II au sujet de la Bavière. Le séjour de Sophie von La Roche sera marqué par plusieurs événements et festivités. Le 27 mars, deux jours après son arrivée à Paris, naît le 2^e fils du couple royal, le duc de Normandie²². La Roche assiste avec les parisiens aux réjouissances données à cette occasion : un *Te Deum* à Notre Dame en présence du roi et une entrée de la reine. L'agenda curial sera marqué en outre par le décès de Léopold de Braunschweig-Wolfenbüttel, mort noyé le 27 avril. La cour prend le deuil, ce qui oblige Sophie à emprunter une robe noire pour pouvoir assister au Grand Couvert. Le 2 juin est célébrée la Fête-Dieu avec une procession.

¹⁶ Paul Ier de Russie ou Pavel Petrovitch Romanov (1754-1801), fils aîné de Catherine II et tsar à partir de 1796, visite en 1782 avec son épouse, Sophie-Dorothée de Wurtemberg (1759-1828), la France sous le pseudonyme de comte et comtesse du Nord. Voir à ce sujet l'étude de Catherine Bulgakova dans cet ouvrage.

¹⁷ Baron Friedrich Melchior von Grimm (1723-1807).

¹⁸ Johann Georg Wille (1715-1808), graveur originaire de la Hesse qui fit carrière en France. En 1776 il devint graveur du roi.

¹⁹ Duplessis 1857, volume 2, p. 121.

²⁰ Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788).

²¹ Stéphanie-Félicité du Crest, comtesse de Genlis et marquise de Sillery (1746-1830).

²² Louis-Charles de France (1785-1795).

3. La famille royale

La Roche s'approche de la cour et de la famille royale par degrés successifs : d'abord en tant que spectatrice des cortèges à Paris, ensuite comme visiteur du château qui assiste aux cérémonies publiques. L'écrivaine se rend à huit reprises à Versailles et visite les lieux accompagnée par M. ou M^{me} Pfeffel ou un de leurs amis. Les Pfeffel ont une bonne position à la cour : Christian-Frédéric Pfeffel (1726-1807) est jurisconsulte au ministère des Affaires étrangères et un conseiller très écouté du secrétaire d'État aux affaires étrangères Vergennes²³. Néanmoins, La Roche n'est pas présentée à la famille royale ; sa noblesse récente ne fait pas d'elle un personnage digne d'être reçu officiellement. Les cérémonies publiques comme le Grand Couvert lui permettent néanmoins d'apercevoir le couple royal.

À chaque rencontre avec le roi, la reine et leur suite, La Roche observe attentivement leur aspect physique, leurs gestes et leur costume. Suivons la description du départ du roi et de la reine pour la messe. Une foule nombreuse s'est réunie dans la Galerie des Glaces pour y assister. Au cri « Le Roi », le brouhaha des centaines de voix se tait ; Louis XVI apparaît, suivi de ses proches parents. « On reste droit et silencieux, sans faire de révérence », note La Roche, « mais il faut baisser le regard quand un œil royal le croise ». Ce protocole assez simple trouve son approbation puisqu'il « ménage l'amour propre des sujets²⁴ ».

Le roi s'approche. « Voilà donc l'homme auquel sont soumis vingt-cinq millions d'hommes et de femmes. C'est un être important, un roi de France. J'ai cherché avec avidité des traits de bonté dans son visage, et je lui souhaite d'avoir toujours des Sully et des Vergennes à ses côtés ». Après ces remarques d'ordre politique, La Roche décrit l'aspect physique du souverain :

« Le roi est vraiment beau et imposant ; j'espère qu'il a de bons yeux, puisque son visage très court fait qu'il plisse les yeux, ce qui réduit la bonne impression qu'il donne. Il va, comme Monsieur, prendre du poids, et sa démarche chancelante semble contraire à sa majesté. On dit ici que c'est un héritage de sa famille saxonne²⁵ ».

La reine et sa suite apparaissent ensuite. Marie-Antoinette, vêtue d'une crinoline blanche et coiffée de plumes de la même couleur, est « dans l'ensemble d'une apparition et démarche

²³ Haag 1846-1858, vol. 8, p. 217.

²⁴ La Roche 1787 p. 403.

²⁵ *Ibid*, p. 404.

royale ; elle est, comme on dit, l'empereur Joseph au féminin ». La reine est suivie de Madame²⁶ qui, je cite, « n'est pas belle, mais intelligente et d'une physionomie agréable ». Madame d'Artois²⁷ « est un être trop maigre et trop long, mais il y a de la bonté ». Les tantes du roi peuvent « servir d'exemple pour le fait que des belles princesses fanent, comme tous les êtres »²⁸.

La Roche suit Marie-Antoinette et ses dames à la chapelle, qu'elle trouve belle et élégante, comme l'assemblée qui y est réunie. Elle tourne de nouveau son attention vers la reine et observe qu'elle prie d'abord intensément avec un livre, pour regarder ensuite avec une égale intensité l'assemblée avec une lorgnette cachée dans un éventail. Accessoire de mode très utile pour Marie-Antoinette qui souffre de myopie ; la reine avait offert en 1782 un éventail semblable à la comtesse du Nord en arguant du fait que celle-ci avait comme elle « la vue un peu basse²⁹ ».

La Roche rencontre Marie-Antoinette encore trois fois et souligne à chaque occasion sa beauté et sa grâce. La reine se montre toujours aimable et attentionnée avec son entourage. Ses costumes suscitent l'admiration ; La Roche les décrit en détail pour son lectorat féminin. À Paris, elle visitera d'ailleurs à plusieurs reprises l'atelier de M^{me} Bertin et trouve fort louable que l'industrie de la mode donne de l'emploi à tant de monde³⁰.

4. Représentation et étiquette

On constate à la lecture de ces récits que Sophie von La Roche décrit moins « le roi » et « la reine » que les êtres humains qui se cachent derrière ces dignités et la manière dont ils agissent avec les contraintes qu'elles imposent. Lors du Grand Couvert, Louis XVI joue son rôle à la perfection, contrairement à la reine :

« Le roi mangeait avec appétit... [Il] paraissait gai et parlait amicalement avec quelques-uns des hommes qui étaient debout à ses côtés. La reine était d'un humour moins joyeux... Quelque chose de maussade et de sombre planait sur son visage ».

²⁶ Marie-Joséphine Louise de Savoie, comtesse de Provence (1753–1810), épouse de Louis-Stanislas de France, comte de Provence, frère cadet de Louis XVI.

²⁷ Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois (1756-1805), épouse du plus jeune frère du roi, Charles-Philippe de France, comte d'Artois.

²⁸ Victoire (1733-1799) et Adelaïde (1732-1800) de France, filles de Louis XV.

²⁹ Oberkirch 1989, p. 224.

³⁰ La Roche 1787, p. 97. Marie-Jeanne Bertin (1747-1813) est une modiste PRECISER.

La Roche aurait aimé la voir manger quelque chose parce qu'elle entendit autour d'elle des plaintes sur le fait que Marie-Antoinette « ne mange pas avec le roi, mais avec la Polignac³¹ ».

Ce n'est pas la première fois que La Roche se rend compte du mécontentement suscité par la reine. À Paris, elle assiste à la première apparition de Marie-Antoinette après son accouchement. Alors que le roi a été accueilli par des exclamations de joie quand il vint pour le *Te Deum* qui célébrait la naissance de son fils, le cortège de Marie-Antoinette (qui passe par trente-quatre rues) traverse une foule silencieuse. Un « homme du monde » explique le jour suivant à l'écrivaine que ce mécontentement résultait du fait que la reine avait prévu d'assister le soir à un opéra ; elle aurait dû se contenter d'assister à la messe. Le soir venu, poursuivit-il, elle a fait à l'Opéra un geste qui a contenté beaucoup les spectateurs : elle a pris un des jeunes fils du comte d'Artois sur ses genoux, ce qui a provoqué des applaudissements. La Roche s'ébahit : « Qu'il est facile ici de plaire et de déplaire au peuple³² ! »

À d'autres occasions, La Roche s'étonne d'un cérémonial qui lui paraît dépassé à maints égards. Ainsi lors de la Fête-Dieu, où il est d'usage que la famille royale parte pour l'église en se servant d'un seul carrosse, tiré par deux chevaux seulement. Les bêtes sont nourries au vin de Bordeaux et aux œufs durs pour qu'ils supportent la charge³³. L'existence de telles traditions pittoresques n'empêche pas La Roche de cerner le sens de l'étiquette et l'importance du fait que le roi et sa famille peuvent être vus de tous, contrairement à ce qui se pratique dans d'autres cours européennes:

« Ici tout le monde peut voir le roi, sa famille et sa cour quand ils vont à l'église, et parcourir cette galerie et les six pièces adjacentes. Le ministre ou le roi qui a eu cette idée a très bien compris ce qui fait de l'effet sur cette nation. Le souhait du peuple de voir son roi, de voir tous les grands à côté de lui (et soumis à lui comme eux-mêmes le sont) ; ensuite la splendeur, et les nombreux serviteurs qui entourent leur roi [et] la permission de voir jouer le dauphin et voir dormir le duc de Normandie, tout cela a un effet magistral sur le bon cœur de ses sujets³⁴ ».

³¹ Ibid, p. 442.

³² Ibid, p. 379.

³³ Ibid, p. 471.

³⁴ Ibid, p. 403.

Les enfants royaux sont moins comblés par le flot des visiteurs. Après avoir assisté au Grand Couvert, La Roche se rend avec un petit groupe dans l'appartement des enfants. On admire le duc de Normandie dans son berceau ; à l'approche du groupe, la berceuse lève le voile pour permettre aux visiteurs de l'observer. La Roche constate qu'elle n'a jamais vu un bébé si grand pour son âge³⁵. Les domestiques appellent ensuite le dauphin qui joue dans le jardin ; l'enfant de trois ans approche, « sa petite hache dans la main, un peu mécontent d'avoir été interrompu. On l'obligeait à faire une révérence, ensuite il pouvait repartir³⁶ ».

La Roche observe la même lassitude chez les dames de la reine lors de l'entrée de cette dernière à Paris. Quand les carrosses du cortège arrivent à proximité du palais d'Orléans, « beaucoup des dames semblaient fatiguées, car leur coiffure pesait lourd et elles étaient très serrées dans les carrosses. Leurs mines exprimaient ennui et irritation³⁷ ».

Dans ces lignes, la représentation apparaît comme un fardeau, un spectacle dont les acteurs se lassent. Mais le public est nombreux et exigeant. La Roche tente d'estimer la taille de la foule qui se presse dans le château ; elle l'estime à mille personnes le 17 avril et à deux mille le 31 mai³⁸. À d'autres moments, Versailles paraît comme abandonné : « Le dimanche, la grande galerie résonne du murmure de centaines de voix ; en semaine, on n'entend que l'écho de pas de quelques voyageurs solitaires³⁹ ».

5. Le château et ses annexes

À son grand regret, la présence régulière de curieux a transformé le château et ses annexes en une sorte de foire avec de multiples stands de « Galanteriewaren », c'est-à-dire d'accessoires de mode et de babioles diverses : « Dans les salles qui précèdent l'appartement du roi (...) et les couloirs, les stands et leurs caisses sont si nombreux que deux personnes ne peuvent pas marcher l'un à côté de l'autre⁴⁰ », note-t-elle. Et elle revient sur le sujet après la visite du Grand Trianon : « Partout à Versailles, qu'est-ce que j'aimerais voir libérés les antichambres, les escaliers et les couloirs de ces stands⁴¹ ».

D'autres observations concernent le château dans son ensemble. La première impression n'a pas été positive : « Nous avons beaucoup ri, parce que nous avons du mal à croire que c'était

³⁵ Ibid, p. 443. Marie-Antoinette fait le même constat le 16 mai 1785 dans une lettre à Joseph II : « (...) le petit est plus fort qu'on ne l'est d'ordinairement à son âge » (LEVER 2005, p. 439).

³⁶ Ibid, p. 443.

³⁷ Ibid, p. 372.

³⁸ Ibid, p. 182 (17 avril) ; p. 405 (31 mai).

³⁹ Ibid, p. 492.

⁴⁰ Ibid, p. 401.

⁴¹ Ibid, p. 461.

ça, le château de Versailles. D'après les estampes et les tableaux que nous connaissons, nous nous attendions à quelque chose de bien plus somptueux⁴² ». La deuxième visite, faite le 31 mai, ne modifie pas la première impression: « Ce palais, que Louis XIV a construit avec tant de faste il y a cent ans, est bien plus délabré qu'il ne le devait être. Et les nombreuses parties dont il est composé maintenant ont anéanti l'effet qu'il a dû produire à l'époque. Le palais des Tuileries me paraît bien plus royal que Versailles⁴³ ». Ainsi La Roche partage l'avis de nombreux voyageurs allemands qui évoquent dans leurs récits de voyage le désenchantement ressenti à la découverte du château ; d'après eux, la réputation des lieux dépasse de loin la réalité⁴⁴.

L'intérieur présente d'autres incohérences. L'accès aux appartements du roi se fait par un escalier qui semble à La Roche trop modeste par rapport à la taille du palais. « Cette impression m'a été confirmée par la suite, car on m'expliqua que l'escalier vraiment royal de Louis XIV a été démolé par Louis XV pour faire de la place pour les pièces de Madame de Pompadour⁴⁵ ». L'écrivaine regrette aussi l'état de l'antichambre du Grand Couvert qui est en désordre⁴⁶, une observation qui revient fréquemment dans les récits de voyage de l'époque. Des courtisans français témoignent également de l'état délabré de certaines parties du château et de la désorganisation spatiale due aux travaux entrepris sous le règne précédent. D'après Madame Campan, le palais était en 1784 « tourmenté en dedans par une infinité de distributions nouvelles et mutilé dans son ordonnance, tant par la suppression de l'escalier des ambassadeurs que par celle du péristyle à colonnes (...) [II] avait (...) besoin de réparations pour la solidité et la beauté du monument⁴⁷ ».

La Roche n'est pas pour autant insensible à la beauté des lieux. Elle admire la Galerie des Glaces, à l'exception des « curieuses peintures qui présentent des victoires qui n'ont pas duré⁴⁸ ». Comme la plupart des guides touristiques du XVIII^e siècle, elle approuve la façade du château côté jardin ; sa symétrie et sa pureté stylistique la démarquent favorablement de celle qui fait face à la ville. La Roche apprécie également le parc et ses statues ainsi que le Petit Trianon qu'elle trouve charmant. Sa visite comprend le jardin et le hameau de la reine, en travaux depuis 1783. Le Grand Rocher, dont la construction avait posé tant de problèmes aux

⁴² Ibid, p. 183.

⁴³ Ibid, p. 400.

⁴⁴ Diezinger 1986, p. 317 et suite.

⁴⁵ La Roche 1787, p. 401.

⁴⁶ Ibid, p. 91 et 442.

⁴⁷ Campan 1988, p. 223.

⁴⁸ La Roche 1787, p. 402.

architectes, est achevé depuis peu ; l'écrivaine espère que la végétation couvre rapidement les jointures et les agrafes qui sont encore bien visibles⁴⁹.

La visite de l'appartement du roi a lieu le 7 juin et permet à La Roche de découvrir les pièces aménagées pour la serrurerie et la menuiserie ainsi que le cabinet, avec ses cartes et livres. D'après l'écrivaine, le tout témoigne de la nature studieuse et de la simplicité du roi, deux traits de caractère admirables à ses yeux.

Moins enthousiaste sont ses remarques concernant la salle où se tient le conseil des ministres. La Roche se laisse indiquer le siège des différents dignitaires ; quand M^{me} Pfeffel lui indique celui du 'ministre de l'Intérieur'⁵⁰, La Roche dit « voir les pauvres et entendre les plaintes des malheureux⁵¹ ».

Les visites incluent celles des annexes de Versailles, dont Marly. La Roche se permet ici une pointe d'ironie : « Le décor intérieur date encore de Louis XIV. [Il est] somptueux, mais ses formes sont si éloignées du goût actuel qu'un visiteur français, qui trouverait ce décor dans un palais allemand, s'exclamerait : 'Voilà une preuve du manque de goût [des Allemands] !'⁵² ».

6. La critique de l'absolutisme et de la vie curiale

Dans ses descriptions de la famille royale, La Roche se montre bienveillante ; il en va tout autrement quand il s'agit du système politique de la France. La Roche compare la monarchie absolue aux systèmes gouvernementaux des autres pays qu'elle a visités. La république a sa préférence puisqu'elle se situe au juste milieu entre anarchie et despotisme. Le système français accorde au roi un pouvoir bien trop grand pour être acceptable ; Louis XIV est considéré comme un roi despotique⁵³. Des Bourbons, seul Henri IV trouve grâce à ses yeux. Chaque passage par un monument à sa gloire mène à des exclamations admiratives sur sa simplicité, son souci pour le bien-être de son peuple et les bons conseillers dont il s'entourait ; on constate que le mythe du « bon roi Henri » a dépassé largement les frontières de l'hexagone. Le passé protestant d'Henri IV est un autre facteur qui explique cet engouement, car La Roche a un penchant certain pour ses coreligionnaires, même s'ils ont changé de religion en cours de route.

La Roche privilégie la république aussi parce que son influence sur le comportement du peuple est jugée bénéfique : « Sous la république », écrit-elle, « on privilégie le calme et la

⁴⁹ Ibid, p. 418.

⁵⁰ La dignité de ministre de l'Intérieur n'existe pas à cette époque ; La Roche désigne avec cet intitulé soit Louis-Charles-Auguste Le Tonnellier, baron de Breteuil (1730-1807), ministre de la Maison du Roi et de Paris, soit le Contrôleur général des finances, Charles Alexandre de Calonne (1734-1802).

⁵¹ Ibid, p. 439.

⁵² Ibid, p. 472.

⁵³ Ibid, p. 195.

propriété ; sous la monarchie l'ambition et la pompe⁵⁴ ». Rien de pire que l'oisiveté des courtisans qui se situe à l'opposé de l'idéal bourgeois d'une existence consacrée au travail et à la famille⁵⁵. La Roche émet aussi des réflexions sur l'*état naturel* des hommes et des sociétés. Il suffit de comparer le paysan au courtisan pour connaître la mentalité d'une nation, note-t-elle, « le premier présente son état naturel, le deuxième l'état le plus dénaturé du caractère national⁵⁶ ». Ces opinions sont assez répandues dans la bourgeoisie allemande de la *Aufklärung*, mais leurs racines remontent évidemment plus loin ; la critique de la cour et du parasitisme des courtisans existe depuis le Moyen Âge. Soulignons qu'elle apparaît dans les écrits de La Roche déjà en 1771, dans l'histoire de Mademoiselle de Sternheim. Elle n'est pas une réaction à la disgrâce de son mari mais une constante dans son œuvre ; malgré son anoblissement en 1775, La Roche a conservé un solide attachement au mode de vie bourgeois et à son éthique.

La critique la plus virulente du système politique français et de ses élites ne s'exprime pas dans les récits sur la cour et les courtisans, mais ailleurs : La Roche est frappée par l'extrême pauvreté qui touche une grande partie de la population. Elle ne s'attendait pas à la voir si répandue et si extrême, et explique ce désenchantement par une image erronée de Paris : « je n'en parlerais pas autant si on ne nous avait pas parlé de Paris depuis ma jeunesse comme d'un endroit où tout est beau, luxueux et parfait ». Devant son émoi, ses accompagnateurs français lui conseillent d'ignorer ces misérables car « elle ne se rendra que malheureuse en pensant à leur sort⁵⁷ ». La Roche est révoltée par cette attitude et note qu'il faut aller au contraire « dans les petites ruelles de Paris et les coins misérables où habitent ces gens. Ce qu'on peut y découvrir dépasse l'imagination⁵⁸ ».

La froideur des nantis à l'égard des pauvres lui paraît autant surprenante qu'immorale ; elle partage cet avis avec un curé de Paris qui raconte que quand lui et ses confrères font la collecte pour les pauvres, ce ne sont pas les riches, mais les prostituées qui donnent le plus⁵⁹. Comparés à d'autres pays que La Roche a visités, les quartiers pauvres de la France sont les plus misérables : « Dans tous mes voyages je n'ai vu rien d'aussi triste et sale »⁶⁰.

L'écart entre l'élite et les pauvres est si important que La Roche considère la France comme une société constituée de deux classes seulement, « dont l'une, la plus petite, ne fait que profiter de la vie et jette ce qui ne convient plus pour revendiquer du neuf, comme un enfant gâté.

⁵⁴ Ibid, p. 446.

⁵⁵ Ibid, p. 148.

⁵⁶ Ibid, p. 498.

⁵⁷ Ibid, p. 80.

⁵⁸ Ibid, p. 96.

⁵⁹ Ibid, p. 379.

⁶⁰ Ibid, p. 80.

L'autre classe, bien plus grande, n'existe que pour satisfaire les caprices et les volontés de la première. Le spectateur est pris de vertige en observant la hâte avec laquelle cette dernière court et remue⁶¹ ».

Particulièrement intéressantes sont les observations qui concernent la situation des femmes. La Roche décrit leurs efforts pour nourrir leurs enfants et tenir leur ménage non seulement à Paris, mais aussi en province, lors de son voyage à Bordeaux. Aussi n'hésite-t-elle pas à thématiser le sort des prostituées qu'elle observe avec Élise von Bethmann au Palais Royal : « Nous avons beaucoup de compassion pour ces pauvres créatures. Nous pensions à leur vie misérable dans quelques années, quand la jeunesse et la beauté seraient parties⁶² ». Sur les boulevards, elle fait une observation encore plus accablante quand elle visite un théâtre qui sert d'école de danse et de chant à l'Opéra : « Ici dansent les filles du peuple qui sont formées pour l'opéra (...) une galerie parcourt la salle ... où se réunissent ... des hommes en quête d'aventure. Ils choisissent parmi les filles qui n'ont pas plus de dix ou douze ans, pour assouvir leurs désirs... Des femmes (...) ont acheté ces filles chez les pauvres, les ont inscrites en tant qu'élèves de l'opéra pour récupérer leur pension, et leur apprennent ensuite à aguicher et séduire⁶³ ». La Roche établit ici fort justement un lien entre la pauvreté et la prostitution et évite les habituelles condamnations morales de ce commerce et des femmes qui l'exercent.

C'est par ces descriptions que le récit de voyage de Sophie von La Roche se différencie de celui de la baronne d'Oberkirch, pour ne citer qu'un exemple. La Roche oppose au monde feutré de la cour la misère qui règne dans les ruelles de Paris. Elle rend compte de la beauté de la colonnade du Louvre comme du repas des paysans qui se compose d'un oignon et de pain. Son intérêt pour l'art, l'architecture et la littérature est comblé par les richesses du pays qu'elle découvre ; d'après son propre avis, la France prime dans ce domaine et dépasse toutes les autres nations qu'elle a visitées. Mais les idées des Lumières et l'aspiration à une modernisation de la vie politique représentent un autre ressort de sa pensée. Celui-ci trouve autant de nourriture que ses intérêts culturels, car un régime politique qui crée de telles inégalités renforce sa conviction intime que le seul système valable est la république. Ce n'est pas pour autant que La Roche se montre hostile à la famille royale qu'elle observe avec un philanthropisme évident. Elle décrit une reine majestueuse et un roi qui l'est un peu moins ; une famille, qui, à l'exception du père, semble se lasser du spectacle qu'elle joue au quotidien. Le formalisme stérile et quelque peu dépassé de la cour ressemble au château lui-même, démodé et négligé ; une cage dont la dorure

⁶¹ Ibid, p. 65.

⁶² Ibid, p. 97.

⁶³ Ibid, p. 112.

se fane. L'écrivaine est frappée aussi par le rapport très particulier que la famille royale entretient avec le peuple qui est un sujet récurrent dans son journal.

La Roche ne prévoit pas les événements à venir, mais son récit, nuancé et réaliste, rend compte des tensions qui ont habité la société française peu avant le séisme.

Bibliographie

CAMPAN, Jeanne-Louise-Henriette Genet, 1988, *Mémoires de Madame Campan, première femme de chambre de Marie-Antoinette*, Paris, Mercure de France.

DIEZINGER, Sabine, 1986, « Paris in deutschen Reisebeschreibungen des 18. Jahrhunderts (bis 1789) », dans *Francia*, n° 14, p. 263-329.

DUPLESSIS, Georges (éd.), 1857, *Mémoires et Journal de Jean Georges Wille*, Paris, 2 tomes.

GROSSER, Thomas, 1992, « Les voyageurs allemands en France. Etudes de cas et perspectives d'analyse », dans *Beihefte der Francia*, n° 25, p. 209-237.

FREDERIKSEN, Elke, 1989, « Der Blick in die Ferne. Zur Reiseliteratur von Frauen », dans Hiltrud Gnüg, Renate Möhrmann (éd.), *Schreibende Frauen. Frauen, Literatur, Geschichte*, Berlin, Suhrkamp Insel, p. 104-122.

HAAG, Eugène et Emile (dir.), 1846-1858, *La France Protestante, ou Vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire*, Paris, J. Cherbuliez, 10 vol.

HENNINGER, Wolfgang, 1993, *Johann Jakob von Bethmann 1717-1792. Kaufmann, Reeder und kaiserlicher Konsul in Bordeaux*, Bochum, Universitätsverlag Brockmeyer, 2 vol.

JOST, Erdmut, 2007, *Wege zur weiblichen Glückseligkeit. Sophie von La Roches Reisejournale 1784 bis 1786*, Bauer Verlag, Thalhofen.

– 2011, *Sitten der schönen Pariser Welt. Sophie von La Roche und das 'Monument du Costume'*, Halle, Mitteldeutscher Verlag.

LA ROCHE, Sophie von, 1771, *Geschichte des Fräuleins von Sternheim. Von einer Freundin derselben aus Original-Papieren und anderen zuverlässigen Quellen gezogen*, Leipzig, Weidmanns Erben und Reich.

– 1787, *Journal einer Reise durch Frankreich von der Verfasserin von Rosaliens Briefen*, Altenburg, Richtersche Buchhandlung (réédité par Heike Menges en reprint, Verlag Petra Wald, Karben, 1998). Traduit vers le français en 2012 (*Journal d'un voyage à travers la France*, Éditions de l'Entre-deux-Mers).

– 1787, *Tagebuch einer Reise durch die Schweiz von der Verfasserin von Rosaliens Briefen*, Altenburg, Richtersche Buchhandlung.

– 1788, *Tagebuch einer Reise durch Holland und England von der Verfasserin von Rosaliens Briefen*, Ulrich Weiß und Carl Ludwig Brede, Offenbach am Main.

LEVER, Evelyne (éd.), 2005, *Marie-Antoinette, Correspondance (1770-1793)*, Paris, Tallandier.

NICOLAI, Friedrich (éd.), 1765-1806, *Allgemeine deutsche Bibliothek*, Berlin, Stettin, Kiel, 118 volumes, 21 suppléments.

OBERKIRCH, Henriette-Louise de Waldner de Freundstein, baronne d', 1989, *Mémoires sur la cour de Louis XVI et la société française avant 1789*, Paris, Mercure de France.

POSSELT, Franz, 1795, *Apodemik oder die Kunst zu reisen Ein systematischer Versuch zum Gebrauch junger Reisenden aus den gebildeten Ständen überhaupt und angehender Gelehrten und Künstler insbesondere*, Leipzig, in der Breitkopfischen Buchhandlung, 2 vol.